NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

54 N° 2 1927

# La Raison d'être de l'obéissance religieuse

Émile MERSCH (s.j.)

p. 97 - 112

https://www.nrt.be/it/articoli/la-raison-d-etre-de-l-obeissance-religieuse-3258

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# La Raison d'être de l'obéissance religieuse

## L'ORDRE SURNATUREL.

L'élévation de l'humanité à l'état surnaturel a instauré sur la terre, en même temps qu'une nouvelle manière d'être, une nouvelle manière de vouloir et d'obéir.

La réalité ici-bas, ce n'est plus la diversité des nationalités et des conditions sociales : il n'y a plus de Juifs ni de Gentils, de Grecs ni de Barbares, il y a le Christ un en tous.

L'Incarnation a été et demeure le grand événement humain : parce qu'il y a un homme qui est Dieu, et parce que cet homme est uni à tous les autres, et par la communauté de nature, et, infiniment plus, par des liens de grâce, être homme, en droit du moins, ce n'est plus être pour Dieu un étranger ni un inconnu. Unis au Sauveur, unis dans le Sauveur, par une unité mystérieuse dérivée même de l'unité de la Trinité, tous les fidèles ne font plus qu'un seul corps, un seul homme complet, un seul Christ, et ils sont si vraiment « un », εἷς, avec le Fils incarné, qu'aux yeux mêmes de Dieu, ils sont saints d'une sainteté magnifique.

Dieu nous a créés une seconde fois, plus admirablement que la première. Et la nouvelle vie qu'il nous donne, étant sienne, ne peut venir que de Lui. Aussi, et le prolongement de cette vie, et les accroissements qu'elle réclame ne peuvent, eux aussi, venir que du Père.

Aussi le Père est toujours à l'œuvre ici-bas, pour l'édification du corps du Christ. Depuis les origines et jusqu'à la fin des siècles, il poursuit, à travers toute l'histoire, un unique dessein : donner au Monogène la plénitude de son corps, et donner à l'Incarnation ses derniers et mystiques prolongements.

L'Incarnation, mais l'Incarnation prise en sa plénitude, est, au point de vue surnaturel, le seul événement humain. Tout ce qui arrive est ordonné au Christ, de sorte qu'il remplisse tout, et de sorte que nous tous nous en arrivions à constituer, dans le Premier-né, un seul homme parfait, et un seul fils de Dieu, — Fils par nature en notre chef, fils par adoption en nous.

Tout ce qui ne contribue pas à cette croissance de grâce est néant et balayure. Tout ce qui ne descend pas de la Tête dans les membres est inutile pour la Vie.

C'en est donc fait de notre prétendue suffisance. Où trouver encore de quoi nous glorifier en nous-mêmes ? Membres, nous

ne sommes que « en prolongement », et la source de toute activité surnaturelle, de toute pensée salutaire, de toute décision vraiment bonne, est dans Celui en qui tout nous a été donné — afin qu'il soit, en toutes choses, tenant la première place.

## L'OBÉISSANCE DANS L'ORDRE SURNATUREL.

*Operari sequitur esse.* L'acte de vouloir, dans l'ordre surnaturel, doit se modeler sur la vie surnaturelle dont il émane : elle est reçue ; il doit donc, lui aussi, être reçu. Pour bien exprimer notre façon d'être, il doit se présenter comme venant du dehors, venant du Christ. Cela veut dire qu'il ne s'épanouit que dans la dépendance, qu'il est, essentiellement, obéissance.

Et en effet, de quoi s'agit-il, dans l'état de grâce? Simplement de poser des actes humainement bons, conformes à l'éthique rationnelle? A Dieu ne plaise! Dès que nous sommes devenus, de nom et de fait, fils de Dieu dans le Fils Unique, nous devons être parfaits, comme notre Père céleste est parfait. Nul autre modèle n'est digne de notre élévation. Comme un enfant est la vivante définition de son père, comme — toute proportion gardée — le Verbe est l'image et le caractère de la substance de Dieu, ainsi, devons-nous être saints, comme le Seigneur est saint. Les sentiments qu'il nous faut ressentir doivent être la reproduction de ceux qu'éprouva le Sauveur et notre charité doit être l'image de la sienne. Les membres du Sauveur ne peuvent avoir d'autre esprit que le sien, et leur justice, leur paix, leur bonté et leur humanité, leur sainteté et leur religion, ne doivent pas être leurs d'abord, mais siennes (car le Christ est devenu leur sagesse, de par Dieu, et leur justice, et leur rédemption, afin que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Christ), si bien qu'en eux le Père découvre les traits et la substantielle sainteté

de son Fils, et qu'il puisse les aimer du même amour dont il l'a aimé, lui — puisque lui est en eux.

Autant la loi naturelle exige qu'un homme vive en homme, autant la loi de grâce exige qu'un chrétien vive dans le Christ.

Exigence infinie en quelque sorte, il faut en convenir, et, à nos forces, irréalisable.

Comment savoir, nous, les pesants animaux raisonnables, « *quae placita sunt ei* » ? Comment deviner, en notre esprit étroit, si lâche et si égoïste, les démarches qui conviennent à notre nouvelle dignité ? Comment le saurons-nous si personne ne nous le dit?

Et comment, avec notre volonté chancelante, marcher comme a marché Jésus-Christ ? Malheureux que nous sommes, le péché fermente en notre corps, nous ne parvenons pas à réaliser le bien que nous désirons, et c'est à peine si, en fait, nous arrivons à accomplir les obligations de la loi naturelle. Comment, avec ces énergies si limitées et même si relâchées, tendre nos facultés jusqu'à effectuer des œuvres toutes célestes; comment exprimer en nos gestes, comme il convient aux enfants chéris de Dieu, une parfaite miséricorde, une pureté, une ferveur, une patience, une charité parfaites? En vérité, notre volonté se trouve devant l'impossible, — si elle se trouve seule.

Force lui est, ou de retomber impuissante, ou de s'unir à une volonté supérieure, plus forte, elle, capable de choses divines, à la volonté de l'Homme-Dieu. Sans une lumière du Christ, qui dirige notre intelligence, sans une force du Christ qui soutienne notre volonté, nous sommes les plus pitoyables des créatures.

Et cela se comprend. Membres que nous sommes du Christ, notre être, comme nous l'avons dit, est « en prolongement » de notre chef, comme le corps est en continuation, en πλήρωμα, de la tête. Notre vouloir donc, et notre connaître, sont eux aussi, « en prolongement ». Leur pleine réalisation, leur

activité, leur orientation, — leur puissance aussi, leur toute-puissance presque — ne sont possibles que « en prolongement » et non en indépendance.

Premier principe, et premier mobile dans l'ordre surnaturel, le Christ doit être, dans les siens, l'origine de toutes choses, et les actes de vouloir les plus parfaits, les plus personnels, seront ceux qui viendront en nous, le plus complètement, de lui.

Il faut bien la considérer, cette attitude de ceux « du Christ ». Οἱ τοῦ Χριστοῦ, ceux du Christ, ceux dont l'être surnaturel est en Jésus avant d'être en eux, ne sont pas, grâce à Dieu, des touts complets, ni de lamentables petites monades mesquinement fermées en elles-mêmes. Pas de déchirures dans le Christ! La branche vit de l'ouverture béante par où elle boit la sève de racine; le membre vit de son insertion dans le corps; nous, chrétiens, nous vivons et nous agissons par notre attache, par notre implantation dans le Christ.

Notre acte de vouloir n'est pas plus que notre grâce un tout complet : il n'a pas son début en lui-même; il vit du sang qu'il puise à un cœur divin, à un cœur qui bat plus ardemment que le nôtre; et soit que nous vivions, soit que nous décidions, et soit que nous agissions, *Christi sumus*, tout notre être est du Christ.

Cet inachèvement de notre vouloir individuel, ce rattachement vital, et l'application à tenir nos directions et nos forces d'un vouloir divin, nous est essentiel comme la respiration.

Et c'est là l'obéissance.

L'obéissance est la manière d'agir surnaturelle.

### L'OBÉISSANCE PARFAITE.

Et plus la vie surnaturelle sera intense, plus l'obéissance voudra être parfaite. L'obéissance a donc ses degrés, comme la ferveur de la vie chrétienne a les siens.

Il y a d'abord le degré minimum d'obéissance, requis de

tous les chrétiens : tous, pour être sauvés, doivent obéir aux commandements du Christ et de l'Église. C'est un dogme défini : « Le Christ ne nous a pas été donné seulement comme un Rédempteur en qui nous ayons confiance, mais encore comme un Législateur auquel nous devons obéir ». Cette définition, le Concile de Trente (Session VI, canon 21) l'a insérée au milieu de ses canons sur la justification et la grâce. Et, de fait, les rapports entre la grâce et l'obéissance sont étroits. L'obligation d'obéir au Christ et à ceux qui le continuent n'est que l'expression, pour ce qui concerne la direction de notre conduite, de la même dépendance vis-à-vis du Sauveur que met la grâce sanctifiante dans la substance même de notre âme et de notre vouloir. Cette même nécessité n'est aussi que l'expression, en termes d'ascétique, de ce que disent, en termes de doctrine, les définitions conciliaires touchant la grâce actuelle. Tous ces points de notre religion sont connexes entre eux, et tous formulent, à différents points de vue, le même rapport au Christ qui nous fait chrétiens. L'acte de vouloir surnaturel doit se rattacher au Christ, telle est la vérité générale ; et les applications suivent : il doit se rattacher au Christ, et par une élévation de sa substance : et voilà la grâce sanctifiante — et par un secours d'excitation, d'illumination, d'aide : et voilà la grâce actuelle — et par la décision, dans notre libre vouloir, d'être, en nos actes, réglés par le Christ et par ceux qui le représentent, et voilà l'obéissance. On ne pèche pas contre l'obéissance sans pécher contre la grâce.

Mais si quelqu'un veut vivre sa vie chrétienne avec plus d'intensité, *abundantius*, il faudra, et qu'il soit animé d'une grâce habituelle plus élevée, et qu'il soit soutenu de secours actuels plus puissants, et aussi qu'il pratique une obéissance plus complète. Il y a donc, correspondant à la vie parfaite, qui est de conseil, une obéissance parfaite, qui est de conseil, elle aussi.

Expliquons cette obéissance parfaite. L'obéissance strictement obligatoire est loin de couvrir toutes nos actions. Même en ajoutant aux préceptes de l'Église et du Christ les commandements de Dieu et la loi naturelle, il reste beaucoup d'actions, et relativement importantes, sur lesquelles rien n'est ordonné. Allons-nous les exécuter à notre guise? Ou n'allons-nous pas tâcher d'être, en cela aussi, dirigés par le Christ? Pour ceux qui cherchent la perfection chrétienne, la réponse n'est pas douteuse. Contre nos plans de conduite, tant qu'ils ne sont que la trouvaille de notre raison, il y a présomption d'insuffisance. Pour agir parfaitement en chrétien, il faudrait, en tous nos actes, et de façon assurée, suivre, non pas notre sens à nous, mais « le sens du Christ ». Pour agir en tout comme des enfants de Dieu, il faudrait toujours, et en certitude, être conduits par l'Esprit d'adoption.

L'aspiration du vouloir chrétien, inévitable, va donc vers un genre de vie où toutes les actions se présenteraient, de façon claire, comme réglées par Dieu. *Voluntas parendi cupida.*

Et cette direction, sauf miracles perpétuels, ne peut être une conduite intérieure de la grâce, et, pour la suivre, la simple docilité à la grâce ne suffit pas. L'homme n'a pas une âme assez silencieuse ni assez docile pour entendre toujours nettement les discrets murmures des invites divines; il fait trop trouble en son cœur pour que tous les indices surnaturels y soient distinctement perçus. De perpétuels éclairs, de continuels fracas ne conviennent pas à notre psychologie, ni à la tranquillité du plan divin. Dieu, qui a assumé notre nature, qui sanctifie notre nature, ne veut pas faire craquer notre nature sous des interventions réitérées et brusques de sa grâce. Tout le reste du plan rédempteur nous l'enseigne: Dieu dirige l'homme par des voies humaines; il l'a sauvé par un Homme : l'Homme-Dieu; il continue à le conduire par les hommes : le Magistère ecclésiastique.

S'il y a un moyen de connaître toujours la volonté de Dieu et de s'unir toujours à son activité, c'est une voix humaine qui vraisemblablement nous l'apprendra. C'est là, du moins, ce que nous fait attendre, et la façon dont Dieu a fait notre psychologie, et la manière aussi dont il a disposé l'économie du salut.

Il y a donc ce qu'on pourrait appeler un postulat de la perfection chrétienne, c'est-à-dire qu'il y a une chose que, tout naturellement, ceux qui veulent être totalement « du Christ » désireront inévitablement : un état de vie, dans lequel le Christ, par le moyen le plus adapté à nous — et à lui, peut-on dire —, c'est-à-dire par des hommes, nous dise toujours ce qu'il désire de nous.

A ce fait intérieur correspond un fait extérieur. L'Église a approuvé l'état religieux et l'obéissance religieuse. Elle admet, elle recommande que des hommes fassent vœu, dans des conditions qu'elle précise, d'obéir à d'autres hommes. Ces supérieurs, elle-même les institue, elle-même les contrôle, elle-même les forme et les instruit, par les règles qu'elle approuve, et qu'elle seule impose, par la surveillance qu'elle exerce, par les recours qu'elle autorise et que parfois même elle impose.

Or, l'Église n'est autre chose que le corps authentique du Christ. Qui l'écoute, elle — l'entend, lui ; et son approbation, en toute réalité, est celle du Sauveur.

Cette approbation n'est pas un pur phénomène juridique, ni une directive accidentelle, à ajouter aux préceptes ecclésiastiques. Elle est une réponse à un appel. Le Christ a entendu le langage de notre volonté, l'aspiration à obéir, à obéir toujours, et tout à fait, qu'est, dans le membre du Sauveur, l'acte même de vouloir. — *Fiat tibi sicut vis.*

Ou plutôt, non. Notre vouloir n'a pas parlé le premier. Le

premier, en tout, c'est le Christ. C'est lui qui, se faisant des membres dans les nations, veut les unir à son œuvre, et les mettre bien actifs là où son opération mystérieuse se porte plus énergiquement. C'est lui qui, ayant décidé de les unir pleinement à l'édification de son corps et de faire ses œuvres par eux, leur donne l'aspiration d'être membres, et d'agir comme membres, — *sicut baculus in manu senis*, ou plutôt *sicut membrum in corpore Christi*.

Auteur et consommateur de nos bons désirs comme du reste, c'est lui qui a fait, et l'obéissance parfaite pour les chrétiens, et les chrétiens pour l'obéissance parfaite, afin que, lui en nous et nous en lui, nous puissions tout en celui qui nous fait forts.

### AUTRES JUSTIFICATIONS DE L'OBÉISSANCE.

L'obéissance étant une attitude essentielle à la vie chrétienne, se justifie par sa convenance avec tous les aspects de la vie chrétienne.

S'il est vrai de dire que la vie chrétienne parfaite est *un holocauste*, l'obéissance totale se justifiera par le sacrifice complet qu'elle constitue. L'obéissant ne garde rien pour lui: il donne avec sa volonté tous ses actes, et, avec tous ses actes, tous ses biens; il devient parfaitement chrétien en se livrant tout entier au Christ.

Et si la vie chrétienne — comme c'est d'ailleurs l'essentiel du sacrifice —, est *une consécration*, on peut dire à la gloire de l'obéissance, que celle-ci est la consécration totale : elle vide entièrement l'homme de lui-même pour le remplir de la volonté divine.

Et si la vie chrétienne, venant du Calvaire et de la mort du Christ, est *une mortification*, on peut dire qu'elle requiert l'obéissance totale pour son maximum d'intensité. Par l'obéissance, en effet, l'homme se prive de son bien le plus

cher, et nul effort, nulle victoire sur soi-même n'est plus pleine que cette abnégation du vouloir.

Mais la mortification, comme il est trop évident, ne peut être, en aucune vie, qu'un aspect secondaire, parce que transitoire. La mortification chrétienne — et la vie chrétienne — est, avant tout, *une vivification*. Et cette vivification, elle aussi, pour atteindre son sommet, demande l'obéissance. L'obéissance, en effet, n'est pas une cessation de vouloir, mais une incorporation de notre vouloir dans l'œuvre et dans le vouloir du Christ. Qui obéit, ne perd pas sa volonté, il la retrouve, mais dans le Christ, animée d'énergies nouvelles, appuyée sur l'Inébranlable, poussée par l'Irrésistible.

La vie chrétienne, consiste, avant tout, *à recevoir*. Son acte le plus caractéristique — son sacrement — est la sainte Communion. La Communion est notre aliment surnaturel sacramentel, et sans lui notre vie surnaturelle viendrait vite à défaillir. Comme notre vie en général, notre volonté, dans l'ordre surnaturel, a besoin de nourriture, et sa nourriture est, comme fut celle du Christ, de faire la volonté du Père, *meus cibus est ut faciam voluntatem Patris*, d'obéir. L'obéissance perpétuelle est, de façon mystique, non sacramentelle, notre pain quotidien. Par elle, sous le couvert d'actions ordinaires, mais commandées au nom du Christ, la volonté même de Dieu s'empare de plus en plus de la nôtre, et nous transforme à son image de jour en jour, par l'Esprit du Seigneur.

Le christianisme, disons-le encore, fut annoncé par les anges de la Nativité, *comme une Paix*, la paix du Christ descendant ici-bas. A ce point de vue encore, l'obéissance totale est parfaitement chrétienne. Rien n'exprime la paix du Sauveur comme les cloîtres où l'on obéit. Obéir est pacifiant; obéir enlève les troubles et les hésitations du vouloir, obéir donne la sereine assurance qu'on veut avec Dieu, et qu'on ne sera donc jamais confondu.

Mais, il faut l'assurer énergiquement pour conclure ces justifications, la paix du Christ, la paix de l'obéissance, n'a rien d'un assoupissement ni d'un renoncement à vouloir. On caricature la vie religieuse en la représentant comme un doux nirvana, où règne d'avance la tranquillité silencieuse des cimetières. Ce n'est pas en dormant que le Christ a obéi à son Père, ce n'est pas en s'abstenant qu'on s'unit à la volonté du Sauveur, la volonté salvifique universelle. La vie chrétienne est *activité;* elle est ardente, généreuse, âprement soucieuse du salut de ses frères, et de la gloire de Dieu.

L'obéissance est la perfection de la vie chrétienne, parce qu'elle est le comble de l'activité, puisqu'elle est la communion à l'opération de Dieu et du Christ. C'est elle qui doit faire les missionnaires et les petites sœurs des pauvres; c'est elle qui attache, à leur vie de charité et de peine, les religieux, soldats de Jésus-Christ.

### Conséquences.

Obéir, c'est donc aimer; obéir, c'est donc s'unir; obéir, c'est donc se réaliser pleinement; obéir, c'est donc agir. L'attitude, on le voit, est complexe et riche en sa simplicité. Il est bon d'en examiner quelques aspects, pour mieux la comprendre.

Obéir, c'est vouloir plus fort que sa propre volonté, parce que c'est vouloir avec Dieu. Si les hommes, quand ils se sentent les coudes, deviennent hardis, que sera-ce du vouloir, quand il se rendra compte que Dieu même est sa lumière et sa force? Il veut, et Dieu veut avec lui et en lui. Que peut la création entière pour arrêter le Créateur? On peut aller avec entrain : le ciel et la terre passent et reculent, mais pas Dieu. L'intrépidité, la joie au travail, la confiance vont de soi, quand on coopère avec le Dieu tout-puissant. Aussi les vrais obéissants ne sont pas de petits timides, malléables et déformables à merci, mais des encombrants et des décidés.

François Xavier, un type d'obéissant, est l'image parfaite de ces conquérants que rien ne déconcerte, et qui vont à travers la terre comme va le soc de la charrue.

Obéir n'est pas accepter passivement des ordres, mais faire siennes des indications de conduite. La chose doit être exprimée clairement, parce qu'elle est une caractéristique de la véritable obéissance. Obéir, c'est, essentiellement, unir son activité volontaire à l'activité de Dieu et du Christ, indiquée par des intermédiaires humains. Obéir, c'est donc agir ; aussi bien, pourrait-on communier à l'Acte Pur dans l'inertie? Le vrai obéissant ne reçoit pas les ordres avec indifférence, mais avec amour ; parce qu'il aime et qu'il cherche, avec ardeur, la volonté de Dieu. Et ce n'est pas seulement chaque ordre séparément, c'est l'ensemble même des ordres, c'est la direction générale des activités chrétiennes qui l'intéresse : aux choses de notre Père, nous devons être tout entiers. Cela veut dire qu'on ne peut pas, si on veut bien obéir, n'avoir cure de l'opportunité des commandements qu'on reçoit, ni ne pas s'occuper des directives d'ensemble, — laissant cela aux supérieurs. Tout en nous, spontanéité, intelligence, esprit pratique, tout doit être sanctifié, et utilisé dans la coopération à l'œuvre du Christ, et dans l'obéissance. Par obéissance, il faut donc éclairer les supérieurs ; par esprit d'obéissance encore, il faut avertir, réclamer même, quand des ordres apparemment malavisés sont donnés. Ce n'est pas pour rien que l'Église a établi des recours, et que les règles des Instituts religieux prévoient des représentations à faire par les inférieurs. Ce ne sont pas là concessions à l'humaine faiblesse, c'est le respect dont les œuvres de Dieu ne se départissent pas envers la nature humaine. Dieu nous veut tout entiers, il ne commence pas par mutiler, mais par purifier. Dieu nous veut comme actifs, il nous demande donc de déployer nous-mêmes et toute entière notre initiative à son service, et en dépendance de sa grâce.

Nos recours, nos demandes, nos réclamations mêmes sont une partie de la coopération qu'il nous demande et un élément de l'obéissance. On peut donc, on doit donc les faire, et se débattre parfois contre un ordre, mais en esprit de soumission, et dans le désir aussi pur que possible de voir s'accomplir la volonté de Dieu. Une obéissance qui ne réagit pas peut être signe de froideur au service de Dieu, et la perfection peut exiger qu'on ne laisse pas aux supérieurs l'avant-dernier mot.

Mais le dernier mot, toujours, doit être à l'obéissance. Car le fondement dernier de l'obéissance est la confiance dans le Christ qui assiste son Église, et cet acte de foi ne peut être confondu. Sauf péché, et les représentations qui s'imposent ayant été faites, mieux vaut, en tous les cas, obéir. Et il faut obéir sans arrière-pensée et sans regret consenti, faisant taire les récriminations intérieures. Dieu a parlé, il doit avoir le dernier mot.

C'est une question de principe, non de personne. Les supérieurs ne sont, ni infaillibles, ni inspirés, ni même, nécessairement du moins, très intelligents ni très vertueux. Saint Ignace, qui se connaissait en obéissance, envisage sans difficulté, et avec une sérénité parfaite, le cas d'un supérieur tout à fait en dessous de sa tâche. Il conclut que rien n'est changé par là à l'obéissance, — pas plus, pour prendre une comparaison d'ailleurs imparfaite, que la Présence réelle n'est diminuée par la mauvaise qualité de la farine utilisée pour les hosties.

Il peut donc se faire, et il se fait, que des ordres de supérieurs envisagés selon la saine prudence humaine, soient nuisibles à la perfection de l'inférieur, ou au bien de l'apostolat. Ces erreurs peuvent être totalement excusables, car tout homme peut se tromper, et un bon supérieur plus que tout autre, car, prenant plus souvent des décisions, il court par là même, et par devoir, plus de risques de méprises. Les erreurs peuvent être aussi coupables, soit dans le

supérieur même, soit dans les supérieurs majeurs qui ont mis en place un incapable. Dans ce cas, et en proportion de l'importance des intérêts en jeu et de l'évidence de l'erreur, le devoir des inférieurs est d'avertir en haut lieu, et de faire tout leur possible pour amener une meilleure direction. Mais une fois toutes les représentations faites, il n'y a plus qu'à obéir, et de tout cœur. Ce n'est ni aux supérieurs ni aux hommes qu'on s'est engagé à obéir, mais au Christ. Le moment est venu de témoigner qu'on tient parole, et qu'on croit en Dieu. Le Seigneur est assez puissant et assez sage pour faire tourner tout à notre plus grand bien. Tel est le grand principe et la définitive vérité sur l'obéissance : on s'est livré à la conduite du Christ, de la façon qu'il approuve. Inutile d'en savoir davantage : lui ne nous manquera pas, et dans la proportion de notre foi et de notre amour, il saura bien faire qu'on n'en arrive pas à l'aimer moins, pour avoir voulu, sur ses indications, l'aimer plus.

C'est le dernier mot, le plus beau, de l'obéissance. Pour qui obéit vraiment, cherchant sincèrement la volonté du Christ en tout — il n'y a plus que la volonté du Christ. Ses efforts, ses représentations même, sa soumission, tout cela est union à la volonté du Sauveur qui sauve le monde ; et obéir est une exaltation : le Christ nous met avec lui.

Obéir, dans le Christ, est une fierté. Si l'obéissance religieuse ne faisait intervenir que des considérations humaines, elle deviendrait vite platitude et arrogance, à la fois du côté des inférieurs et du côté des supérieurs. Mais, quand on songe à Celui auquel seul on obéit, on voit que l'obéissance est acte de culte, et qu'il ne s'explique qu'en une présence. Entre les supérieurs et les inférieurs, au moment de l'obéissance, surgit en quelque sorte, tout d'un coup, pour la foi, Jésus-Christ. C'est lui qui parle par le supérieur, c'est lui qui s'insère dans la volonté de l'inférieur ; tous deux peuvent donc se considérer l'un l'autre avec la

même vénération, dans le Seigneur : ils sont nivelés, chacun de leur manière, dans le même amour du Christ, qui, par des hommes se communique aux hommes, pour les rendre tous semblables à lui.

Ainsi, dans les fidèles, dans le Corps du Christ, se poursuit mystiquement l'Incarnation.

L'Incarnation s'est faite, en Marie, pour nous, à une parole d'obéissance : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Et le Verbe s'est fait chair.

L'Incarnation se prolonge en nous, par Marie et par l'Église, de la même manière : par l'obéissance. Le rôle de l'humanité est d'accepter, de coopérer; il est d'unir son action à la volonté de Dieu et à l'œuvre de Dieu, à la grâce et aux sacrements.

*Pater noster, fiat voluntas tua.* La prière du Seigneur, celle qui exprime authentiquement l'attitude des enfants d'adoption est la prière de l'obéissance. Et l'obéissance, ainsi que continue la prière, fait que la terre devient comme le ciel, et que la volonté de Dieu s'engage dans la nôtre. Ainsi recevons-nous notre pain quotidien; ainsi se nourrit et se développe en nous la vie divine : qui fait la volonté de Dieu demeure en l'éternité, et qui observe les commandements reçoit en lui les Personnes divines, qui viennent faire en lui leur habitation.

*Fiat.* La parole de l'obéissance est celle de l'Annonciation et de l'Incarnation, celle de l'Agonie et de la Rédemption, celle de la Vie surnaturelle et de la Filiation adoptive.

Eh bien ! *fiat,* que la volonté de Dieu se fasse.

Mais, répétons-le une dernière fois, ce fiat n'est pas un simple abandon passif à la volonté de Dieu. « Que la volonté de Dieu soit faite », oui, ... et que je la fasse. La volonté de Dieu est d'être aimé et servi de tout notre cœur, de toute

notre âme et de toutes nos forces. Il veut toute notre volonté sans réclamations ni larcins, sans atténuation ni affaiblissement. Pour la diviniser tout entière, il la veut toute entière, avec toute la fraîcheur de son initiative, avec toute la tension de son effort, avec toute la dureté de sa persévérance. On n'obéit bien, qu'en voulant fort.

Dieu ne supprime rien, que le mal. L'obéissance qu'il demande n'est pas une restriction de vouloir. Au contraire, plus l'obéissance est parfaite, plus elle intensifie les ardeurs, car elle nous demande de vouloir infiniment en quelque sorte, en nous permettant de vouloir avec l'infini.

É. MERSCH, S. I.